

SOPHIE BUYSE

---

# AUTOPSY

RÉCITS

## SCÈNES D'ENFANTS

Lio Grando est situé non loin de Venise, face à l'île de Sant'Erasmus : longue étendue de terres cultivables où la Sérénissime s'approvisionne en *rucola*, *radicchio* et *insalata di Treviso*. Ici la lagune rejoint la terre ferme, ses bras lézardent, hésitent entre retourner à la mer ou s'insinuer le long des berges marécageuses. Deux forts sont érigés à la naissance et à l'extrémité d'un ensemble de maisons, trop peu nombreuses pour constituer un village, mais qui pourtant furent dénommées Lio Grando en raison du petit port de plaisance attirant chaque été les Vénitiens qui y ont bâti leur résidence secondaire : un joaillier de la place Saint-Marc, une marchande de sacs du Rialto, un armateur, un descendant du doge, des musiciens de la Fenice...

De l'âge de quatre ans à dix-sept ans, j'ai passé le mois de juillet à Lio Grando avec ma mère, ma sœur et mon frère. L'enfance reste associée, dans mes souvenirs, aux étés au bord de la lagune en compagnie du même groupe d'enfants qui s'est vu grandir, quitter l'enfance, traverser l'adolescence puis se séparer avant l'âge adulte. Les enfants m'apprirent l'italien sans que j'eusse à prendre conscience que, peu à peu, la langue entraînait en moi.

Très tôt, me sentir une étrangère au cœur d'une assemblée d'Italiens constitua pour moi une sorte de tare, de faille accentuant la différence qui n'était pas exclusivement liée à la langue car

elle fut maîtrisée très vite, mais à une multitude de petits détails qui semblaient nous séparer. Les enfants de Venise avaient des jouets qui n'existaient pas en Belgique, ils mangeaient d'autres aliments, d'autres bonbons, connaissaient des chansons, des héros que nous ignorions. Chaque été, l'effort paraissait énorme pour se mettre à jour et tenter de me fondre à leurs rituels. Je devais apprendre très vite les jeux correspondants à chaque âge au risque de paraître ridicule en cas d'échec ou d'incompréhension. Les enfants se montraient bien souvent impitoyables entre eux, et mon infériorité d'étrangère permettait aux plus cruels d'oser l'humiliation ou les violences diverses, toujours moins douloureuses que l'exclusion ou le rejet de la bande.

Un de ces enfants, résidant à Lio Grando, subissait lui, bien plus directement, la marque de sa différence sociale et la mise à l'écart par les autres : le fils du *forte vecchio* cette tour impressionnante du XIXe dans laquelle jamais aucun de nous n'osa pénétrer. La tour était habitée par une famille de gitans et leur garçon *Francesco del forte* pouvait nous approcher, même si la bande le tenait à distance. La peau de Francesco del forte était toujours basanée, il marchait pieds nus et portait le même maillot de bain brun que son frère avait probablement porté avant lui. Lio Grando était son territoire que nous venions occuper un mois durant l'année alors qu'il y vivait en permanence. Les enfants de l'été se sentaient supérieurs et n'entendaient accorder aucune familiarité avec l'autochtone.

Pendant que, sur les rives de la mer grisonnante du Nord, les enfants échangeaient des fleurs en papier et des coquillages, à Lio Grando les enfants jouaient à *la polenta* dans le sable de la lagune. Nous dressions une petite butte de sable au sommet de laquelle était planté un bâtonnet et, à tour de rôle, un enfant retirait une part de sable des flancs de la polenta ; celui qui faisait tomber le bâtonnet perdait et devait se soumettre à un gage.

En grandissant, le monticule de sable s'éleva et se transforma en volcan. Nous creusions l'intérieur du volcan pour constituer

un réceptacle de papiers et de brindilles combustibles et percions l'âtre de la cheminée à l'aide d'un bâton. La fumée sortait du volcan et noircissait le cône de sable. Nos mains se posaient contre les parois chaudes et lorsque les flammes s'éteignaient nous procédions à la dislocation du volcan, à son éventration, afin de récolter les cendres. Les restes carbonisés se mêlaient au sable.

À l'adolescence, tandis que les jeunes filles italiennes devenaient de petites femmes sensuelles et piquantes, je promenais mes membres trop longs, mon corps maigre et dépourvu de poitrine. N'osant pas féminiser une silhouette inachevée, je me cachais sous des chemises informes, asexuées. L'âge ingrat porte judicieusement son nom, tant pour celui qui le vit qu'au regard de ceux qui l'entourent. Pendant que mon corps me semblait disgracieux, j'avais aussi à souffrir l'ingratitude des autres adolescents et plus particulièrement celle du descendant du doge, Filippo, fils d'un comte dégénéré lui-même très agressif. Ce garçon cultivait sadisme et perversions. Dès son plus jeune âge, il torturait les crabes en leur arrachant les pinces, les brûlait vifs dans les volcans. Je devins très tôt sa victime attirée. Il m'avait probablement choisie en raison de ma position d'infériorité et du malaise que toute ma personne dégageait à cette époque. Je dus subir ses multiples sévices : sable jeté dans les yeux et la bouche, poursuite éperdue pour arracher mon bikini et se moquer des seins que je m'évertuais à cacher pour leur inexistence même. À plusieurs reprises, le maître nageur de la piscine me sauva de la noyade lorsque Filippo s'acharnait à maintenir ma tête sous l'eau. Ce garçon transforma mes vacances d'été en enfer et, durant le reste de l'année, il réapparaissait dans mes cauchemars à Bruxelles.

J'enviais les autres filles qui attiraient déjà les garçons, échangeaient les premiers baisers, rayonnaient d'une beauté juvénile. Anna était la diva de la plage, celle dont chaque garçon était secrètement amoureux. Elle avait un charme et un charisme remarquables, toujours gaie, lumineuse. Sa peau mate soulignait

un corps souple aux rondeurs pulpeuses qui n'avaient jamais besoin d'être mises en valeur par une tenue vestimentaire recherchée. Le prestige et la renommée d'Anna ne se sont pas éteints avec les années puisqu'elle devint réalisatrice de films.

Pour la nuit du Rédempteur, fête de la fin de la peste à Venise, une soirée dansante et un grand feu de joie étaient organisés sur la plage. Au large de la lagune, on apercevait les feux d'artifice projetés depuis le bassin de Saint-Marc. Nous jouions à *la scopa*. Celui qui tenait la scopa (un balai) circulait parmi les couples qui dansaient, et passait le balai au partenaire de la fille avec qui il souhaitait danser ; ainsi il les séparait et le cavalier emportait la scopa vers une autre paire de danseurs afin que les échanges se déroulent jusqu'au terme de la musique. Bien entendu, je n'étais jamais invitée à danser, aucun garçon ne prêtait attention à moi, mis à part le monstre de cruauté qui ne perdait aucune occasion de me ridiculiser. Ses attaques amusaient l'assemblée et ses persécutions devinrent peu à peu une forme de curiosité qui animait l'assistance.

Filippo inventa un jeu à son image et le baptisa : *la bici fantasma*, le vélo fantôme. Le principe était relativement simple : il suffisait de sauter de son vélo en marche, si possible à une vitesse conséquente, de manière à ce que le vélo continue sa course seul et aille se fracasser contre le premier obstacle rencontré : un mur, une façade, un passant, un autre vélo... Il n'hésitait pas à s'emparer de la bicyclette de quelqu'un d'autre pour la précipiter droit devant lui.

Sous le soleil torride de l'après-midi, les enfants se réunissaient dans les bosquets sauvages, amalgame inextricable de bambous et de buissons. Des galeries creusées à la machette nous menaient à de petites tanières jonchées de branchages et de feuilles séchées. Dans ces campements, à l'ombre et dans l'isolement complet, nous nous disposions en cercle pour jouer à *bottiglia*, une bouteille couchée sur elle-même pour que le

goulot s'arrête sur une personne, celle-ci pouvant alors donner une caresse, un baiser ou une gifle à quelqu'un du groupe. Bien qu'ayant participé à ce jeu assez fréquemment, je n'ai pas gardé le souvenir du moindre baiser ; en revanche, je n'oublie pas les gifles qui m'étaient infligées à répétition.

Un été où je décidai de ne plus participer à leurs jeux, je me réfugiai au sommet d'un arbre et lisais *Le Journal d'Anne Frank*. Sans doute le choix du livre, dans cet état de déréliction et au moment où je me sentais la proie de la barbarie des autres enfants, ne se fit-il pas par hasard. Plus tard, je m'immergeai dans les récits de jeunes filles qui s'adonnaient à la drogue, à la prostitution. Livres-culte des adolescents où le corps est mis à mal.

Les années s'écoulant, j'échangeai mon rôle de victime faible et démunie contre celui d'actrice et metteur en scène de ma propre persécution. J'avais saisi l'intérêt des combats contre Filippo aux yeux du groupe car nous étions devenus semblables à des gladiateurs, des amuseurs public, et il m'apparut soudain indispensable de retourner la situation à mon avantage.

Au fil du temps, j'appris à esquiver les coups, je me trouvai des complices et j'usai enfin d'une arme verbale toute-puissante contre un adversaire qui ne possédait pas la réplique facile. Les jeux de mots à caractère sexuel fendaient l'air, devançaient ses poings, ses mains, qui soudain prenaient conscience qu'elles ne heurtaient plus une petite fille car mon corps avait également suivi la trajectoire du verbe outrancier. Filippo ne cherchait plus à me battre, il menaçait finalement de me posséder, de me caresser, de me violer. Je n'hésitai plus à lui donner la réplique, j'affûtai mon verbe et le parai d'un accent belge redoutable, parsemant mes joutes oratoires d'erreurs d'italien parfaitement orchestrées pour déclencher les rires dans l'assistance. J'avais dominé mon public en mimant à la perfection les affres de la vierge effarouchée. Au moment où toutes mes rivales s'étaient déjà abandonnées dans les bras de chacun, je demeurais l'unique intouchable de Lio Grando. Tout au long de mes années de supplice, j'avais longuement,

patiemment analysé, observé les aventures sentimentales du petit groupe. Les filles trop faciles étaient vite délaissées, les mystérieuses, les plus secrètes demeuraient souveraines. À seize ans, je me trouvais à armes égales et mon bourreau paraissait soudain se troubler quand nos luttes se faisaient trop étroites.

Un jour particulièrement caniculaire, toute l'équipée de jeunes gens partit en bateaux à voiles. La lagune était parsemée de *secche* où les bateaux risquaient de s'enliser et nous avions décidé de jeter l'ancre sur un de ces bancs de sable pour nous baigner. Je compris tout de suite que je n'échapperais pas à la traditionnelle tentative de noyade par Filippo. À peine m'étais-je éloignée du banc de sable que je fus saisie par les pieds et entraînée vers une zone peu profonde mais très vaseuse. Le sable était, par endroit, semblable à de la glaise et les algues épaississaient plus encore ce magma marin. Très vite notre corps à corps dans ce fond d'eau, d'algues et de boue nous transforma en bêtes fangeuses indistinctes tant la couche de vase nous collait à la peau. L'eau amortissait la violence et ses mains n'avaient plus de prise sur ma chair glissante. Nous ressemblions probablement à des anguilles poisseuses, gluantes et les spectateurs juchés à bord des voiliers se régalaient d'un tel spectacle. Mon partenaire de lutte aurait pu m'abattre sans difficulté, sa force étant sans conteste supérieure à la mienne, mais je perçus qu'il se plaisait à lâcher sa proie pour mieux la ressaisir ensuite. Il pouvait me déshabiller, arracher mon maillot de bains, sans trop de peine, mais je remarquai que sa violence restait contrôlée, comme si les assauts demeuraient maîtrisés. Ainsi, d'une cruauté sans limite, il accéda à une démarche hésitante dans laquelle le désir de caresses et de sensualité chevauchait la soif intarissable d'attaques et de transgressions.

Ces affrontements rituels jouaient un rôle d'intégration dans le groupe et ni Filippo ni moi-même n'aurions pu désormais nous passer des services de l'autre. Grâce à nos parodies de mise à mort, nous étions sortis de l'exclusion dans laquelle nous avions été immergés notre enfance durant. Lui, en raison de sa cruauté

et moi en raison de mon complexe d'infériorité. Le mal-être de Filippo le conduisait à la barbarie et le mien m'amenait à adopter une position de victime.

Le clan des adolescents pouvait projeter aisément son sadisme sur le premier ainsi que son impuissance sur la seconde. Campés aux deux extrémités sociales, nous étions indispensables à la cohésion du groupe.

Au contraire des valeurs de l'enfance et de l'adolescence qui considéraient toute étrangeté répréhensible, mon allure nordique se transforma en une valeur très recherchée. Toutes mes divergences, à l'âge où les jeunes recherchaient l'identique, le semblable, jouaient en ma défaveur mais, plus tard, les critères de sélection évoluèrent et valorisèrent précisément ce qui jusqu'alors avait été rejeté : peau blanche, visage moucheté de point de rousseurs, silhouette diaphane. Soudain, je pouvais prétendre aux jeunes hommes beaux, intelligents, forts et, bien sûr, les convoiter hors du groupe. Au moment où je réalisai mon pouvoir de séduction, j'allais en abuser effrontément, refusant à mes soupirants ce dont j'avais toujours été privée. De délaissée, je devins celle qui délaissait, qui charmait et abandonnait, prenant les baisers qui s'étaient fait attendre mais interdisant obstinément tout accès à mon corps. Je guettais le paroxysme du désir, son ascension irrésistible pour enfin me dérober à toute étreinte. Me savoir aimée comptait peu si mon partenaire ne se soumettait. Alors, son corps allait être supplicié comme je l'avais été, non dans la douleur, mais dans le plaisir : nuits blanches de caresses, de volupté, d'enlacements infinis sans accès à la moindre approche sexuelle. Nuits de luttes et tentatives vaines de possession, combats sensuels, coups de dents, coups de langues et mains fébriles.

Les flirts intarissables comblaient probablement ce long temps d'abstinence amoureuse, il me fallait retrouver tant d'années écoulées à rêver un amour inaccessible.

Le dernier été passé à Lio Grando, mon tortionnaire fut privé de vacances par ses parents à la suite de ses résultats scolaires

médiocres. Filippo fut envoyé dans un camp de vacances en Finlande pour y couper du bois. Sa présence manquait à tous, l'atmosphère estivale s'était appesantie et quelques-uns tentaient de l'imiter pour lui restituer une place parmi nous. Son nom était perpétuellement associé au mien et sa brutalité grossière subitement disparue privait chacun d'un exutoire. Le groupe perdait son unité, sa symbiose et éclatait en groupuscules, en catégories sociales dissociant les fils d'épiciers des fils d'ingénieurs. Nous franchissions d'un bond les frontières de l'âge adulte ainsi que celles, impitoyables, des strates culturelles et éducatives. Enfants, le seul être qui nous frappait par sa différence sociale était Francesco del forte, tous les autres étant pour ainsi dire logés à la même enseigne. Mais, la dernière année, il devint apparent que ce mélange n'était plus possible entre nous.

Quand survint le moment où je ne redoutais plus Filippo, que ses tentatives d'agressions, de simulation de stupre me valorisaient et suscitaient même une forme d'érotisme, il brillait soudain par son absence. Le bouffon, le satyre pervers que l'on imaginait coupant les bûches à la hache au creux des bois allait-il se transformer ? Serait-il bon et discipliné à son retour ?

Durant son absence, je substituai à cette relation de dépendance une autre amitié amoureuse très ambiguë. Je me pris d'affection pour un petit garçon de neuf ans qui passait ses journées dans l'eau de la piscine, habile nageur, poisson frétilant, visage malicieux et candide, taquin, charmeur. Ainsi, évacuant le traumatisme causé par les tentatives de noyade de Filippo durant mes aventures de petite fille, les ballets aquatiques en apnée avec le petit Piero, nos rencontres sous l'eau étaient de véritables chorégraphies où les gestes évoluaient au ralenti, les corps devenaient légers. L'adulte n'avait pas plus de poids que l'enfant, les jeux de poursuite, de chute dans l'eau, de capture se répétaient sans aucune brutalité. Soudain, ma propre enfance voyait naître en mon souvenir une douceur, une tendresse qui lui avaient été refusées. La piscine devenait notre lieu de rendez-vous amoureux quotidien. Je l'appelais « mon fiancé » et notre

couple amphibien paradait, corps ruisselants, yeux rougis, doigts plissés. J'aimais le toucher et que filent ses membres entre mes mains, qu'il s'échappe et que je le rattrape. Je ne doute pas que ces attouchements aient été très sensuels et que cette passion consentie dans le périmètre délimité de la piscine venait en quelque sorte réparer les blessures du passé. Piero me ramenait en arrière, je redevais petite fille et si je répétais le cadre de mon drame, j'épargnais à mon partenaire tous sévices, toute cruauté. Pourquoi n'ai-je pas été persécutrice à mon tour, pourquoi mes gestes n'ont-ils pas abusé dès lors qu'il m'était donné d'inverser les rôles si facilement ? Est-ce parce que Filippo exerçait surtout une violence relativement contrôlée et qu'en définitive j'avais été épargnée que je n'ai pas reproduit cette cruauté ? Est-ce parce que j'avais déjà trouvé une issue favorable et un intérêt à nos affrontements, quittant définitivement ce rôle de victime pour créer une *commedia dell'arte* aux parfums de lagune ?

Piero incarnait la pureté sous sa blondeur et sa peau dorée par le soleil, séraphin délicat, fugace, rapide comme une ablette se faufilant entre mes doigts. Cependant, ce même été, l'enfant fut supplanté par son opposé, un homme au corps d'athlète qui, lui aussi de passage à Lio Grando, m'avait rencontrée au bord de l'eau. Son allure puissante, sa force, son dos tout en muscles tel un colosse, un bronze de Riace émergé de l'eau m'avaient immédiatement séduite. Aucun des garçons de Lio Grando n'aurait pu se mesurer physiquement à lui et la supériorité manifeste de sa virilité me semblait d'un particulier attrait. Entre le petit être miniature devenu symbole d'unité, de réconciliation et l'athlète mythique, je devais maintenant retourner à la vie et choisir le représentant le plus lyrique, le plus exubérant de l'espèce humaine. Coïncidence ou hasard, il s'appelait également Piero. Ses yeux étaient d'un vert lagunaire et sa corpulence me rendait invulnérable. J'allais profiter de l'image invincible qu'il exposait pour terrasser les autres garçons qui m'avaient toujours ignorée et supplanter les filles en démontrant que ce mâle d'exception m'avait choisie.

De nuit, j'emmenai le grand Piero dans les bosquets, sous les buissons sauvages où enfant j'avais reçu tant de gifles pendant le jeu de *bottiglia*. Nous échangeâmes nos premiers baisers au cœur de cette végétation exubérante et je découvris avec stupeur sous l'épaisseur des vêtements les contours dressés de son désir. Jambes jointes, mon corps serré se rassemblait afin de me tenir encore plus ensevelie par le corps imposant de mon partenaire. Ce que je devinais en ce robuste modèle de virilité masculine suffisait à ma satisfaction et mon attitude d'éloignement passif était un gage de pouvoir et d'autorité. Ne cédant à rien, nos voluptés réciproques ne connaissaient pas de relâchement. Cet amour platonique dura jusqu'à l'été suivant et je rompis avant de franchir le seuil de la relation physique. À dix-sept ans, je ne me sentais pas assez amoureuse, pas assez mûre pour répondre à son attente.

Venise est si petite qu'en arrivant dans la ville, on rencontre inévitablement les amis d'enfance sur un vaporetto, dans une *calle*, sur une place, un *campo* et pourtant je n'ai rencontré Filippo qu'à de rares reprises. Je me souviens de retrouvailles fortuites à campo Santo Stefano où, à ma grande stupéfaction, mon extortionnaire me fit un baisemain avec grande majesté. Les années s'écoulaient et j'entendis à nouveau parler de lui : les ragots vénitiens racontaient qu'il s'était emparé de touristes qui le gênaient pour les jeter dans le canal. Plus tard, j'appris qu'il s'était marié et qu'il enfermait son épouse à double tour pour l'empêcher de sortir en son absence, tant il était jaloux. Ces récits confortent son image diabolique, un personnage de Barbe-Bleue qui lui sied si bien et auquel il ne semble pas avoir renoncé.

Lio Grando perdit tout intérêt pour les jeunes adultes que nous allions devenir tant ce lieu nous rattachait à l'enfance. Nous avions déserté les rives de la lagune au profit des plages luxueuses du Lido. Le petit Piero ne me retrouva plus jamais à la piscine, je ne le vis pas grandir, ni devenir adulte. Cependant, vingt ans plus tard, sa sœur aînée se fit l'entremetteuse d'une rencontre avec son

frère devenu étudiant en philosophie. Je m'émerveillais à l'idée de retrouver l'enfant devenu un homme et fus très déçue en découvrant un éternel adolescent, cachant sa grâce sous des vêtements informes et débraillés, les cheveux hirsutes, la barbe clairsemée, le corps ployé, le pas nonchalant. Son regard avait perdu l'éclat, la vitalité de l'enfance. Il semblait submergé de doutes, d'angoisses existentielles. Ses propos laissaient transparaître les tourments qui l'habitaient sans que je ne pressente la moindre souffrance véritable derrière cette attitude qui ressemblait plutôt à une complaisance dans la torture mentale. Je réfrénais ma déception, cherchant sous l'apparence déplaisante de ce « pauvre jeune homme riche » en quête d'identité, le souvenir du petit garçon charmant, débordant d'énergie et de joie. Je guettais, sous les traits qui associaient un visage familier avec le visage étranger, une expression surgie du passé. Les repères étaient faussés, ses gestes, son corps trahissaient l'être que j'avais aimé jadis et dont la métamorphose semblait interrompue à mi-chemin, refusant le masculin. Je n'acceptais pas son incomplétude d'adulte alors que j'avais aimé son incomplétude d'enfant.

L'unique moment où Piero me troubla advint lorsqu'il me révéla sa fureur d'enfant le jour où il me découvrit en compagnie du grand Piero ; il me raconta qu'il était passé à bicyclette près de nous et avait craché à terre de rage. Il m'offrit l'intime secret qu'enfant, il m'avait aimée d'un amour très innocent mais passionné et qu'il avait ressenti de la colère et de la jalousie en apercevant son rival. Je n'avais jamais mesuré l'importance de ses sentiments à mon égard et je fus très émue d'apprendre, après tant d'années, combien j'avais compté pour ce petit enfant. Son récit me rapprocha des émotions enfouies dans ma mémoire et de lui qui se trouvait alors, face à moi, dans une attente fébrile de retrouvailles. Je décidai d'offrir au petit Piero ce que j'avais refusé à son rival. Je le laissai s'allonger près de moi, mais son impatience et la hâte de conquérir celle, si soudainement offerte à ses mains, le plongèrent dans le plus grand désarroi. Celle qu'il avait désirée, enfant, et qui lui était demeurée interdite, inaccessible,

devait le rester à jamais. Ce que le temps rendait possible, cet instant où nos corps ne présentaient plus de discordances outrageantes, nous ne pouvions l'accomplir, ni assouvir un fantasme qui inévitablement s'avérait discordant dans la réalité. Sans doute ai-je été rassurée par ce corps qui, à mes côtés, demeurait enfant. Je ne considérais pas cet événement comme une défaillance car notre histoire était désormais révolue. L'adulte ne pouvait y retrouver les plaisirs de l'enfance ni lui permettre d'accomplir, de rendre actuel son rêve d'enfant.

## BESTIAIRE

Romeo et Juliette tenaient dans la main. Ils étaient doux, poilus, gourmands, vibraient sous les caresses, couinaient au moindre vrombissement des sacs de provisions annonçant l'arrivée d'une salade, d'une carotte, d'un céleri... Chant strident, long sifflement comme si leurs corps ovoïdes se ramassaient, s'aplatissaient pour produire ce son d'appel. Les courtes pattes griffues disparaissaient sous la fourrure, l'animal semblait glisser sur le sol. Le museau en pointe du fouisseur aimait s'enfoncer dans la manche d'un pull, creusant une galerie et sillonnant le bras jusqu'à l'épaule pour venir se nicher avec délectation sous les cheveux, le long de la nuque, bien au chaud. Aucun autre animal de compagnie ne parcourt le corps avec autant de chaleur et de douceur. Il plonge sous les vêtements, frétille de bonheur au cœur des lainages comme s'il se trouvait dans le terrier le plus luxueux qui soit. Les petites pattes chatouillent au passage, vous griffent dans l'empressement qui le pousse à se constituer une tanière confortable sur votre ventre ou sur le buste. Le rongeur dessine son territoire, trace des droites imaginaires sur l'exquis territoire du corps. Quand vous lui appartenez enfin, que sa chaleur s'est fondue à la vôtre et que la protubérance qu'il forme le long de votre peau s'intègre à votre physionomie, créant l'illusion d'une mère porteuse, d'une couvade épidermique, la bête dompte son maître, se couche sur lui, s'allonge, se tasse.

Baptisés cochons d'Inde, bien qu'ils ne s'apparentent pas au cochon, mais peut-être en raison de leur vie luxurieuse, ils

mangent en abondance, fornicquent sans relâche, s'adonnent aux plaisirs des caresses et du repos. Ils ont été récupérés par les expériences médicales qui en firent des cobayes pour leur proximité immunologique avec l'être humain.

Romeo et Juliette ouvraient la succession des « Jules », cette dynastie de cochons d'Inde accompagnant toute mon enfance jusqu'au dernier spécimen qui ne me quitta qu'à l'âge de vingt-sept ans. Je n'explique mon attachement tardif à ces petites bêtes qu'à leur présence obsédante tout au long de ma croissance, j'observais et étudiais leurs mœurs avec la minutie d'un Fabre devant les insectes. Auprès de ces charmants mammifères, je m'initiais très tôt aux caractères essentiels de la vie ; je les nourrissais et les incisives broyeuses découpaient les salades qui disparaissaient en quelques minutes sans laisser de traces. Les excréments ressemblaient à de gros grains de riz compacts, noirs, inodores, chapelets d'une régularité exemplaire qui ne provoquaient aucune répulsion chez moi.

À l'âge où toute petite fille joue à la poupée, j'installais mes cobayes dans de grandes boîtes en carton, les bordais de vieux chiffons, leur creusais des galeries de papier journal qu'ils se plaisaient ensuite à déchiquter pour entraîner les sabres de leurs incisives et l'excitation d'entendre les lamelles de papier se fendre, se déchirer sous leurs crocs. Ils rongeaient leurs maisons de carton, reculaient dans les angles pour évacuer une urine abondante, transparente, ressemblant à l'odeur de vieux cartons poussiéreux ou à celle des livres jaunis par le temps et l'humidité. L'odeur, familière, a longtemps imbibé les vêtements que je portais, baptisés par l'animal lorsqu'il restait de longues heures sur mes genoux, dans mes poches ou sous un pull. Le liquide chaud transperçait l'habit, me signalant que j'avais dépassé le temps de séjour du cobaye sur moi.

Ma sœur et moi dormions dans des lits superposés. Fréquemment, je glissais un cobaye sous les draps, qui, malgré l'épaisseur des couvertures, supportait très bien le peu d'air et passait ainsi la nuit dans le creux de ma hanche ou le long de mes jambes. Sa

compagnie me réchauffait, me communiquait sa douceur, son délice de s'enfoncer dans ce creux moelleux plus agréable que le fond d'une caisse. J'évacuais les excréments nocturnes d'un revers de la main, ils retombaient en une petite pluie granuleuse, du haut de mon étage, et ma sœur qui dormait au-dessous protestait vigoureusement lorsqu'elle entendait ces grêlons rouler à ses pieds. Il m'arrivait d'oublier le cochon d'Inde au fond du lit et de partir à l'école. Ma mère ne s'apercevant pas toujours de la disparition de l'un d'eux en les nourrissant, je retrouvais mon compagnon le soir et le lit était déjà chaud. Ses réserves de graisse le préservaient de cette forme d'hibernation involontaire et intempestive.

Les cochons d'Inde ont une ouïe qui discerne très vite les bruits annonçant l'arrivée de la nourriture. Dès que la porte du réfrigérateur était ouverte, ils guettaient l'arrivée d'une carotte ou d'un céleri et lançaient aussitôt leurs cris, leurs sifflements aigus, très puissants pour des animaux si petits. Beaucoup de mammifères ne chantent pas, les lapins sont pratiquement muets, les chats, les chiens, les bovins ont une voix assez peu mélodieuse, aux harmoniques rugueuses ou grasses, cependant que les vocalises de ces rongeurs pourraient se confondre avec les pépiements de certains oiseaux. Il me semblait que le chant joyeux qu'ils émettaient, ce bavardage discontinu qui les caractérise, nous rapprochait, comme si la communication instaurée avec eux, où je reproduisais, à l'identique, leurs cris, leurs couinements de satisfaction, leurs vrombissements de parade nuptiale et leurs grincements de dents de colère ou de déplaisir, me ramenait à une époque primitive, instinctive, proche de celle du dialogue non verbal entre le nourrisson et sa mère. Le cochon d'Inde, dans sa simplicité d'expression, me permettait de me réfugier hors des mots et du langage, dans ces stades archaïques régressifs de type autistique où les besoins primaires sont vite satisfaits. L'animal manifeste son appétit par un cri et, rassasié, vibre, se trémousse de contentement dès qu'on le caresse, il a la chance de retrouver les béatitudes du stade fœtal en s'enfouissant dans les cavités,

les galeries et, chaque fois qu'on le porte sous un lainage, contre le ventre chaud. J'avais la démonstration quotidienne du bonheur facile et permanent, d'une vie où toutes les attentes sont rapidement comblées. Le cobaye constituait donc mon premier modèle : une référence existentielle. Une identification à cette espèce animale se justifie peut-être par la théorie évolutionniste darwinienne qui démontre que nous appartenons aux groupes des mammifères placentaires dont font partie les primates, les rongeurs et les chauves-souris. Ces trois familles possèdent toutes par ailleurs des pattes munies de doigts. Est-ce pour ces origines lointaines communes que je voue une absolue fascination envers toutes espèces de rongeurs sans distinction : écureuil, marmotte, castor, chien de prairie, rat, hamster, mulot, souris, musaraigne, lapin, gerboise, cabiai, ragondin, chinchilla ?

Ces rongeurs surgissent fréquemment dans mes rêves où ils apparaissent surtout dans des états de souffrance ou de douleur : je rêve qu'ils n'ont pas assez de nourriture, que leur cage est trop petite, pleine d'excréments et d'urine, qu'ils sont dévorés par des chiens, que je les perds, qu'on les écrase ... La nuit, cet animal reçoit toutes mes souffrances, il est dépositaire de mes angoisses, de ma culpabilité. Dans mes cauchemars, ces petites bêtes si familières et rassurantes me confrontent au bonheur perdu, à la « dure lutte » de cette vie d'humain.

Tout l'été, je les laissais courir en liberté dans le jardin, ils devenaient si gros en mangeant l'herbe qu'ils effrayaient les chats. Après quelques jours au jardin, ils redevenaient sauvages et refusaient de se laisser attraper, ils fuyaient à toute vitesse pour se cacher dans leurs repaires dès qu'on les approchait. Leur pelage multicolore, blanc, brun, beige ou noir leur donnait l'allure de petites vaches broutant la pelouse. Les familles restaient groupées, la femelle menant le troupeau. Grâce à leur extraordinaire résistance immunitaire, ils tombaient rarement malades et supportaient la pluie, les changements de température et les microbes des enfants. Quand une femelle avait des petits, ils naissaient poilus et formés, trotinant dès les premières heures

derrière leur mère et s'alimentant très tôt de crudités. Pour ne pas être envahie par leurs nombreuses portées, j'offrais les petits aux amis ou les revendais dans les magasins d'animaux.

Le dernier spécimen était une femelle à longs poils, blancs et blonds, son pelage ressemblait à des cheveux soyeux recouvrant son dos comme une crinière. Le mâle que je lui avais offert, à l'inverse, avait un poil ébouriffé noir et blanc comme si, au passage, il s'était chiffonné. Après ce couple, la dynastie s'est arrêtée, il était grand temps que je me sépare de ces animaux mythiques d'allure phallique.

La superbe femelle angora a vécu de longues années mais, un été, je l'avais laissée dans le jardin plus d'un mois et j'étais partie en vacances. À mon retour, la voisine, qui avait pour mission de veiller sur eux en mon absence, me signala que la femelle était faible et ne courait pas comme avant, ce qui la préoccupait. Les poils avaient beaucoup poussé formant une petite traîne derrière elle qui, avec le temps, s'était emmêlée, mélangée aux excréments. Je soulevai la femelle qui effectivement n'opposa aucune résistance tant elle était affaiblie. Je décidai immédiatement de lui couper cette masse de poils et de déjections collées sur sa croupe. L'animal criait et gémissait au moment où je lui retirais ce conglomerat douteux. Sous la masse de poils fétides, je découvris que la pauvre bête avait la chair en sang, que des vers pondus par les mouches dans les crottes s'étaient introduits en elle jusque dans ses voies naturelles. Je manquai de m'évanouir d'horreur et ma voisine pleurait d'effroi. Je plongeai le petit être blessé dans de l'eau tiède, le désinfectai pour nettoyer les plaies puis me précipitai chez un vétérinaire. Le vétérinaire tenta de lui extraire les vers du ventre, il ne pouvait me dire si l'animal survivrait car il ignorait jusqu'où les vers s'étaient introduits dans son corps. Il m'expliqua que beaucoup d'animaux à longs poils sont les victimes des mouches et des larves qui dévorent leurs chairs. On ne voit pas la blessure cachée sous les poils et la destruction lente peut s'avérer fatale. Il m'affirma qu'il n'avait pu sauver un chien qu'on lui avait amené trop tard et lorsqu'il ouvrit la bête,

elle grouillait de vers. Cette image de la dévoration du corps vivant par les insectes produit toujours en moi, même à l'heure où je l'écris, la plus grande épouvante.

Le vétérinaire administra une piqûre contenant un puissant vermifuge et me confia que si le cobaye survivait à la nuit, il était hors de danger. Le lendemain, elle était toujours vivante et l'été suivant je veillai à lui couper les poils bien courts avant de la libérer dans la nature si imprévisible, si inquiétante.

Plus tard, j'éprouvai la même sensation d'horreur devant un pauvre merle que je ramassai un jour dans un caniveau. Il avait attiré mon attention parce que je l'entendais crier désespérément et sans nul doute, ce cri insistant, aigu et répété ressemblait à un appel de détresse. Je m'empressai de le ramasser et, dans le creux de mes paumes, l'oiseau continuait de hurler comme un forcené. Il ne se débattait pas, il n'avait pas la force de combattre, seul son cri signifiait quelque chose d'insupportable. J'aperçus alors un curieux insecte semblable à une punaise, au corps triangulaire qui émergeait de ses plumes. Vu l'aspect déplaisant de cet insecte, je plongeais sous les plumes de l'oiseau pour le lui arracher. J'écrasai l'infeste bestiole entre mes doigts, fière de mon exploit, mais tout de suite après j'en découvris une seconde aussi vigoureuse et repoussante, je l'attrapai, la pinçai rageusement. Le pauvre oiseau s'égosillait toujours et je me sentais très forte, prompte à le libérer des parasites qui l'avaient assailli. Je me disais : « Bientôt tu ne souffriras plus, je prends soin de toi. » Mes yeux affolés virent que le plumage grouillait de ces infâmes punaises. Frénétiquement, j'en arrachai trois, quatre, cinq, les jetai au sol. Lorsque je compris que la mort avait déjà pris d'assaut le corps toujours vivant de l'oiseau, que mon combat était vain, je lâchai la malheureuse bête agonisante à son sort tragique.

En m'éloignant de la rue, son cri retentissait toujours, je demeurai transie d'épouvante, j'avais la sensation que ces horribles insectes s'étaient déposés sur moi, je me grattais les cheveux, je secouais tous mes habits et ne pouvais réfréner des sanglots en pensant à l'acharnement vorace de ces charognards. Je n'ai pu

sauver le merle, mon abandon et mon impuissance face à une telle situation me laissèrent inconsolable. J'éprouvai une détresse intense et il m'était également impossible de me résigner à accepter le sort tragique de l'oiseau dévoré vivant.

Mais ce souvenir me rappelle d'autres drames survenus aux cochons d'Inde durant mon enfance. Des événements qui m'ont procuré une forte sensation de culpabilité en éprouvant la responsabilité de la mort de mes animaux favoris. Il m'est arrivé de dérober un bébé cobaye dans un magasin d'animaux en le cachant dans ma manche. J'avais été irrésistiblement attirée par cette portée de petits, mon geste s'est imposé, rapide, sans la moindre hésitation. La source du délit ne devait avoir que quelques jours, pas plus grand qu'un pouce, mais sitôt séparé de sa mère, ce nouveau-né ne cessa de l'appeler en poussant de petits cris stridents très angoissants. Il refusa la nourriture, sans doute était-il trop jeune et terrifié par la perte soudaine de sa mère. Non seulement j'avais volé une petite bête sans défense en l'arrachant à sa mère, mais je devins également criminelle car elle ne survécut pas plus de deux jours.

Bien des années plus tard, j'ai acheté dans un magasin, un beau spécimen adulte, bien gros, brun, aux yeux noirs. Ayant pitié de lui, seul dans sa cage exiguë, je m'étais sentie le sauveur de cette pauvre bête emprisonnée. De retour chez moi, je lui offris immédiatement la liberté en le déposant dans les hautes herbes du jardin. L'animal, tétanisé devant l'immensité verdoyante qui s'offrait à lui, ne bougeait pas, paralysé dans cet espace inconnu. Je me disais, par ailleurs, qu'il s'adapterait très vite à sa nouvelle vie, en pleine nature et je le laissai à la merci de l'adversité de la jungle du jardin de ville quadrillé de murs.

Les chats du quartier découvrirent ce nouvel habitant qu'ils ne connaissaient pas. Je ne m'inquiétai nullement de leur présence toute proche car aucun des prédécesseurs n'avait été attaqué par les chats. Les cochons d'Inde se familiarisaient avec leurs prédateurs, jouaient même avec ceux-ci. J'imaginai que pour le nouveau venu, il en serait de même. Hélas, dans mon empressement

d'offrir à l'animal de grands espaces, je ne l'y avais pas préparé. Les chats perçurent la frayeur du cochon d'Inde et se mirent à le pourchasser. L'animal, terrifié et incapable de reconnaître le territoire, ne savait où trouver refuge. Ce cobaye, ayant grandi en captivité, ignorait peut-être même jusqu'à l'existence des chats. Le lendemain, je le retrouvai mort sur la pelouse, son corps portait la marque visible des leurs crocs, de petits trous peu profonds sans écoulement de sang. Les chats avaient-ils joué trop près où l'avaient-ils croqué ? L'animal était-il mort de frayeur ou de ses blessures ? Après cet événement dramatique, je n'eus plus jamais de cochon d'Inde, tant je m'étais sentie responsable de cette disparition.

Les animaux familiers sont à la fois source de grands bonheurs et de grands malheurs, leurs histoires de vie ne sont jamais anodines, elles côtoient de très près notre vécu. Elles sont une source d'enseignement remarquable sur les liens étranges et mystérieux qui nous unissent à d'autres êtres vivants. L'attachement que je portais aux animaux depuis mon plus jeune âge me révélait les traits cachés de ma personnalité, la puissance de mes désirs, de mes passions amoureuses. Avant d'aimer les hommes, j'aimais les bêtes : mes amours d'enfance sont pleinement animaliers. Auprès de mes chats, chiens, cochons d'Inde, je découvris la violence de la jalousie, de la possession, mais aussi l'affection, la tendresse, les plaisirs sensoriels de la caresse, de la chaleur, de l'odeur de l'animal. Grâce aux animaux, j'appris surtout à mieux me connaître, à découvrir l'ensemble de mes réactions face à la perte, au deuil, à l'abandon.

## LE CACHE-POUSSIÈRE

J'avais tout juste dix ans lorsque l'on me présenta le premier professeur qui allait interrompre la ronde des institutrices maternelles ou primaires et m'ouvrir la voie des maîtres. C'était un homme, et il endossait un cache-poussière gris. Ma mère se souvient que mes yeux étaient luisants de larmes en découvrant celui qui, par sa différence sexuelle, allait sans aucun doute m'éveiller à ce que je ne connaissais pas, ce que je n'étais pas. Cette vision m'effrayait, m'attirait et j'eus soudain conscience de quitter l'univers des femmes maternantes pour me rapprocher du corps enseignant masculin et donc de mon père. Petite fille, j'avais très prioritairement associé mon père au savoir, à la connaissance, à la transmission. Ma mère était chargée de veiller sur notre éducation, offrant son temps et toute son attention bienveillante. Ce professeur qui semblait masquer sa virilité sous le cache-poussière allait marquer un tournant dans mon existence.

Il n'y avait pas encore de mixité aux Dames de Marie et ces vingt-cinq fillettes assises en uniforme bleu marine semblaient tout comme moi hantées par une même chose : la curiosité sexuelle. Nos questions, nos interrogations s'éveillaient à la présence obsédante de cet homme dans la classe et, par petits groupes, nous nous retrouvions aux récréations animées par un seul débat ou organisant des expéditions dans les toilettes pour y inspecter ce que les femmes jettent mensuellement dans les poubelles. Les filles les plus savantes provenaient souvent de milieux sociaux modestes

et les plus ignorantes d'environnements bourgeois. Le savoir et la connaissance de toutes ces choses secrètes ou interdites sortaient de la bouche des filles d'ouvriers ou de commerçants. Leur érudition en la matière me captivait et me détournait des leçons de grammaire et de conjugaison que je refusais d'assimiler. La sanction ne se fit pas attendre et l'année suivante je me retrouvai à nouveau face au même professeur pour doubler cette cinquième. J'en avais trop appris et pas assez, je me sentais honteuse et humiliée. Le premier échec scolaire survenait au moment où j'avais eu la sensation d'apprendre tant de mystères et de m'approcher des origines. Je réalisai peut-être alors qu'en annexe du savoir du maître coexistait une autre forme de savoir extrêmement passionnante, mais qu'on n'y accède qu'en prenant le risque de regarder sous le cache-poussière, ou en allant interroger l'invisible pour y découvrir ce que le maître ne dit pas, ne montre pas.

À vingt-trois ans, après des études de psychologie, je m'inscrivais aux facultés de sciences familiales et sexologiques, désireuse de compléter d'un savoir universitaire mon initiation à l'amour, aux passions, à l'érotisme...

Un seul professeur allait occuper une place capitale ; son nom déjà implosait dans la bouche comme s'il avait pour mission de se forger un passage en nous et ne plus nous quitter. Durant les cours, il ne parlait pas, il déclamait, mettant en scène le verbe, déshabillant les mots de leur gangue. Ses paroles se faufilaient toutes nues mais parées du plus bel appareil du sens. Je l'écoutais, je l'enregistrais et l'emportais chez moi pour, la nuit, me bercer de sa langue. Elle partait en saccades, s'élevait, crépitait sous d'incandescentes contorsions pour extraire cette pulpe savoureuse dont je ne cessais de m'abreuver. Sa pensée allait trop vite, son intelligence me tétanisait, et bien souvent ma fascination se transformait en une douloureuse sensation d'incomplétude ou d'incompréhension. Son savoir nous rendait ignorants, car il érigeait le manque, l'absence, la perte comme facteurs préexistants au désir. Comment transcrire, quelles notes conserver dès lors que son verbe me possédait, s'échappait et imposait une réécriture ?

Par amour, je voulais lui ressembler, restaurer ses paroles indemnes, mais je ne pouvais que le trahir, tiédir sa fougue en cherchant à l'imiter. La voix du maître dominait, implacable ! Puisqu'il m'était impossible de la restituer, je la laissai s'emparer de moi et libérer l'inspiration qu'elle suscitait. Ainsi jaillirent les premiers soubresauts de la création littéraire. Ne pouvant, ouvertement, ni parler, ni toucher au maître, je trouvai mon salut dans l'écriture d'un mémoire sur les lettres d'amour dont il fut le promoteur. Je dois reconnaître que cette dérive épistolaire ne s'acheva pas au terme de la rédaction du mémoire car l'encre versée en ces circonstances eut encore l'occasion de se répandre au sortir de l'université, m'ouvrant les portes d'une écriture intime et romanesque.

En petites coupures, j'adressais le livre à venir au professeur qui d'orateur devint mon lecteur attitré. Jamais je ne reçus de lettres ou d'écrits au sujet de mes textes, nous nous retrouvions aux moments charnières de la création, dans son bureau ; mes écrits produisaient dans son discours l'émergence d'un savoir subtil, étrange, envoûtant... L'œuvre s'accomplissait d'une passion commune du langage et de l'écriture qui nous unissait et maintenait le désir en amont.

Aujourd'hui, sa lecture silencieuse accompagne toujours ma plume, elle est une présence charnelle indissociable qui donne une tension aux mots ; comme si ceux-ci luttaient pour ne pas disparaître.

Quinze années se sont écoulées et quatre livres sont nés de cette union entre savoir et création.

## ÉPITAPHE

Robin,

Dans cette lettre, je n'écris pas, je vous parle. Ne lisez pas ! Écoutez ! Je ne veux pas faire du *texte*. J'ai envie de dire et qu'ensuite, il ne reste rien de visible, pas même l'écriture.

Depuis plus d'un mois, j'ai quitté la lettre, je l'ai délaissée. La situation dans laquelle je me trouve ne cède la place à aucune autre chose. Maintenant, je vous écris, non que ma situation soit changée, mais parce que moi j'ai changé. Je voulais vous dire, en réponse à votre dernière conférence, qu'il y a peut-être une issue à la *pulsion de répétition* si destructrice et annihilante. Cette issue serait l'approche de la mort. Non pas une mort par procuration scientifique, analytique ou artistique, mais la vivre de très près, la voir œuvrer face à soi, pionnière du corps qu'elle habite. C'est ainsi que, depuis un mois, une jeune femme occupe mes pensées chaque jour et chaque minute.

Je veux vous parler de ma peur. Ce n'est plus la graphomane qui s'exprime dans ce courrier, c'est ma bouche pour articuler la souffrance indicible et l'amour qui me lient à Julia. J'ai toujours eu, dans le choix des livres et des œuvres d'art, un plaisir morbide devant la mort. Mon plaisir était, je le crois, *intellectuel* et touchait l'esprit et non l'âme, visant la création dans une démarche destructrice, mutilatrice, suicidaire ou homicide. D'où la fina-

lité de mon roman : la mort du personnage dont vous aviez déjà imaginé la fin tragique avant sa rédaction et que, moi-même, je n'avais pas encore envisagée ; cette mort s'imposait, après l'éveil soudain de Lazzaro sous les attouchements de Mara. Après cette scène où Mara se confiait à lui sans retenue, c'est lui qui s'apprêtait à mourir. Je me trouvais alors assez bouleversée, sans en percevoir la cause, et cet état se renouvela lorsque je vous en fis la lecture. L'émotion était si vive, au moment de la rédaction, que ma vue se troublait de larmes et j'étais dans l'incapacité de poursuivre. À ce stade, je décidai que le livre serait achevé. Le lendemain, forte d'une nouvelle énergie, impulsivement, portée par son nom, je ressuscitai Lazzaro. Cette scène capitale du livre, écrit il y a près de quatre mois, je la vis quotidiennement. Ici mon univers se divise.

Tout d'abord, je m'exclus du monde des vivants, tant par mon travail auprès des enfants autistes, pris au lasso des nœuds borroméens et des tores lacaniens, qu'emmêlée dans les plomberies et tuyauteries du corps de Julia, perforé de toutes parts. Pendant que les enfants agitaient des ficelles ou me lacéraient de coups de griffes, le corps de Julia se nouait dans les filets de la mort. Sa vie ne tient plus qu'à un fil, comme pour certains autistes. Un fil pour la nourrir troue son cou, un fil la vide par le dessous, un réservoir absorbe les humeurs de son ventre avant même qu'il ne se remplisse, une poche récolte un mélange sanguinolent à même la fente de la cicatrice de son bas-ventre, telle l'entaille qui, dans l'écorce d'un arbre, recueille la résine. Je ne peux parler que de ce que je vois. Je suis incapable de dire, d'écrire ce que je vis derrière ces plaies vives.

Avec toutes ces lanières qui ensèrent son corps, si faible, elle m'a attachée à elle. Julia m'a enchaînée. Je comprends, peut-être mieux, la signification de ces chaînes qui voyageaient d'une lettre à l'autre dans mon roman. Lorsque les liens deviennent trop passionnels, je m'aliène à l'être aimé. Robin, vous trouverez sans doute, que j'ai une fâcheuse tendance à faire des rapprochements

douteux entre l'écriture et la réalité aux moments où me traversent les incertitudes. Est-ce du délire d'aller trouver un sens aux textes écrits et de les éclairer à la lumière des événements surgis dans l'existence ? J'éprouve alors un effet de surprise doublé d'une sensation de déjà vu me conduisant vers la reconnaissance d'un *c'était écrit* qui me sidère.

J'ai honte de vous avouer que Julia me hante et, alors même que je ne pensais plus à l'écriture, au seuil de la mort, celle-ci resurgit comme une revenante.

Tout débuta durant la permanence d'écoute téléphonique de l'association d'aide aux malades du cancer pour laquelle je travaille. La détresse de la jeune femme était telle qu'elle appelait chaque jour. Elle mobilisa tous les psychothérapeutes de l'équipe et évalua les aptitudes de chacun à l'autre bout du fil. Elle contrôlait nos réactions, comparait nos voix, notre intonation et jugeait chacun de nous. Derrière son besoin de maîtriser notre équipe, je la sentais particulièrement seule et abandonnée dans cet hôpital où son frère était l'unique personne qui se rendait à son chevet. Après qu'elle eut finement analysé tous les thérapeutes, je devins très vite son « élue », et elle parvint à obtenir de moi mon numéro de téléphone privé, bien que cela soit interdit par notre déontologie. Dès lors, cette inconnue en grande souffrance me téléphona tous les jours. Les conversations duraient une heure ou plus, en soirée. Je ne lui proposais pas d'entretien psychothérapeutique parce qu'elle était déjà suivie par une autre psy qui la voyait à l'hôpital. Je m'offrais sans retenue professionnelle, sans critères d'analyse du « cas ». Mais, en quittant le cadre professionnel et en offrant à Julia une écoute sincère et chaleureuse, je savais déjà que je risquais ma place et perdais toutes les protections psychiques de la distance thérapeutique. Naïvement, je crus que le téléphone me garantirait une forme de protection.

Cependant, très tôt, nous éprouvions le charme des voix et l'intensité des échanges nous rapprochait. Peu à peu, la souff-

france étouffait sa voix, les angoisses et les silences plombaient sa tête. Survinrent ensuite des pleurs, des vomissements insoutenables qui me confrontaient à mon impuissance et à l'inadéquation des mots. Julia souhaitait et redoutait de me voir. Elle craignait qu'en la rencontrant je ne supporte pas son état et que je brise le contact téléphonique si intime. Elle refusait le face-à-face, la confrontation, de peur de perdre cette relation privilégiée.

Le téléphone devenait aussi ambigu qu'une correspondance amoureuse : une même proximité à distance, l'illusion du toucher, du souffle, des formes du visage et du corps. Ne pas la voir, ne pas la tenir dans mes bras durant les accès de douleur me conduisait au supplice. Alors, afin d'accentuer notre présence, nous avons dressé notre portrait. Chacune énumérait et décrivait son corps en séquences imagées. Julia m'apparaissait comme un ange. Elle plaçait mon corps à l'abri du sien, à l'abri du regard et, sans m'en apercevoir, j'entrais dans une nouvelle passion, encore plus dévorante et exclusive que toutes celles que j'avais vécues jusqu'ici.

Les fêtes de fin d'année interrompirent soudainement nos échanges. Mon départ en congé fut vécu par Julia comme un abandon. Dès mon retour de Venise, elle m'appela tard le soir ; ses pleurs devenaient des cris, des hurlements de désespoir. J'étais terrifiée, tétanisée derrière l'appareil, enveloppe de mon oreille. Elle me demanda de venir. Sans hésiter un instant, je montai dans un taxi et, ne tenant plus compte de l'heure tardive, m'introduisis à l'hôpital par l'accès aux urgences. Dans l'ascenseur, une infirmière accompagnait une vieille dame squelettique couchée dans un lit-cage. Durant notre ascension, des cris nous parvenaient comme si l'on célébrait une fête. Aussitôt, l'infirmière s'exclama : « Il y a un décès au sixième, c'est ainsi que les Turcs saluent leur mort. Ils exagèrent ! » Les portes s'ouvrirent et je croisai un cortège de Turcs, vêtus de noir. Leurs cris étaient des pleurs, des lamentations spectaculaires et bruyantes. Ma peur grandissait encore en imaginant ce qui se préparait pour moi.